

## *Avant-propos*

Depuis qu'en 1982 j'avancaï sur les rives du lac Turkana, dans le silence spectral de ce carrefour de frontières si longtemps incandescentes – Ouganda, Soudan, Éthiopie, Somalie, Kenya –, les lances vivantes enfouies dans la lumière ou les poussières de la mémoire me sont devenues familières, autobiographiques.

Alors qu'il n'y avait plus d'horizon commençait en effet un interminable face-à-face avec un de ces mirages hésitant entre la silhouette d'un homme, d'un arbre ou d'une lance qui se précipitait et s'éloignait, inévitable dans cette fournaise minérale de début et de fin du monde. À part la lance, je pensais qu'il n'y avait rien ; mais il y a ici l'art appris des dieux : voir sans être vu.

Le vautour blanc du Nil à tête jaune planait d'un vol protecteur très proche, puis s'éloignait dans un tourbillon d'air comme s'il emportait mon ombre. En gardant la distance avec le rivage, comme Giorgio me l'avait recommandé, je devinais les remous de l'énorme perche du

Nil : avait-elle aussi vécu à Thèbes ? Du lac couleur émeraude d'astre mort, ces monstrueux crocodiles *niloticus* millénaires qui furent des dieux chez les pharaons dans les temples, avant d'avoir exterminé ici les dinosaures, me surveillaient de leurs yeux aux éclats de phosphorescences hallucinées.

À travers le défilé de hautes colonnes de poussière des fossilisations antédiluviennes, je commençais à réaliser ma progression dans un très ancien soleil d'où je discernais mieux un jeune homme torse nu, appuyé sur une haute lance dont la pointe était couverte d'un pompon à ruban, signe d'intention pacifique équivalant à la feuille de bananier chez les Bantous. À l'observer, j'estimais qu'il se situait au-delà de la menace, mais aussi de la parole, ce qui me fut confirmé lors de nos longues promiscuités, comme si seule la lance pouvait exprimer une chose que je n'ai apprise qu'ensuite. Mais ce jeune Turkana, qui était-il ? Peut-être un fils d'Osiris, celui qui se cache dans les bras du soleil.

Ici, ce n'est plus la séduction mais la fulgurance, jusque dans les géologies inachevées : la lance demeure l'emblème du chemin par lequel le voyant ou le guerrier s'envolera vers son ciel. Ici aussi, « elle raconte le temps », comme disent les Bantous, qui vivent également avec ces crocodiles du Nil à la mémoire vertigineuse : celle des veilleurs toujours à l'écoute. Ont-ils parlé avec Isis qui cherchait le corps d'Osiris voyageant

dans une caisse vers les sources du Nil ? En tout cas, j'aime cette expression : « Les gens de ces contrées parlent de certaines choses comme s'ils avaient connu Isis et Osiris. »

Mais peut-être sommes-nous les visiteurs de pays que nous avons inventés ?



## Révélations et situations des lances enfouies

Je me suis aperçu que, peu à peu, mon intérêt pour les lances se développant, celles-ci se révélaient dans des situations que je n'aurais jamais imaginées, et cela dans une proximité surprenante.

J'ai ainsi presque recommencé un voyage à travers les années passées et à venir sous le signe de cette lance qui donne du sens, me permettant de la sorte d'accéder à une dimension à la fois si proche et imprévisible des séquences singulières en jalonnant l'espace.

En 1982, au lac Turkana, à la frontière de l'Éthiopie, dans l'éblouissement désertique, rencontre avec la première lance vivante me faisant face comme si elle était le double de ce jeune Turkana. Elle paraissait presque une prothèse car il ne la quittait jamais, craignant d'être aspiré par les tourbillons de la fournaise magnétique, dominante en cette saison. En effet, il les redoutait plus que les inconnus. D'ailleurs, plus tard, je constatai que ses

frères et les Samburu aussi déposaient rarement les lances, malgré l'AK-47 en bandoulière. Ce jeune Turkana énigmatique figure pour moi l'annonciateur, il fut l'ange gardien ne s'éloignant jamais. À chaque retour, il était là, avec sa lance à la pointe coiffée d'une sorte de pompon et de ruban, signe d'intention pacifique.

Au Burundi, en 1983, j'ai peut-être approché les sources du Nil où l'on disait que Salomon trouva ces mines d'or provenant de la bave des crocodiles. Je devinais leur présence étincelante dans les Nils des profondeurs dont on parle, cela en regardant, le soir, la procession des hippopotames savourant là, sur les rivages du lac Tanganyika, comme des revenants antédiluviens, étonnés que nous soyons toujours là. Dans la fin de l'année, au Rwanda, j'ai à peine entrevu les lances royales. Alors qu'en 1880 on disait : « Leurs lances sont innombrables », aujourd'hui elles sont à l'ombre des tambours dynastiques aussi cachés, alors que l'armée bovine disparaissait dans la poussière sépulcrale des pistes et le sang à peine séché sur les fleurs des ruisseaux. Le Burundi et le Kivu paraissaient dans la même pénombre de la chaîne des volcans, la récente éruption du Nyiragongo figurait le crépuscule des lances et des géants.

En 1984, dans l'Éthiopie du couvre-feu révolutionnaire, pendant les offices nocturnes, je suivais sur les murs brumeux d'encens la cavalerie de saint Georges, les longues lances en avant à la flèche blanche chassant les dragons, les jésuites et

les musulmans, mais en même temps dans les montagnes, comme dans beaucoup d'endroits, la lance perdait sa pointe pour devenir le bâton d'Abraham et des prophètes, celui sur lequel on s'appuie dans l'église pour suivre l'office.

C'est en 1982, à Nairobi, que je rencontrai un patron de presse et ancien responsable Mau-Mau qui fut surpris de mon intérêt pour la guerre des Mau-Mau, ces « possédés de la forêt » dont il me fit partager la légende en évoquant « le javelot flamboyant », le nom du chef présumé des Mau-Mau : Kenyatta, le président de l'indépendance. Ainsi les lances des Turkana et des Kikuyu de la montagne s'étaient croisées et l'une d'elles devint « flamboyante », comme souvent dans l'histoire : elle fut celle qui s'envole pour annoncer.

1996, cérémonie rituelle du retour des deux lances Kû Mutngû à la cour du sultan *bamoun*, au Cameroun et aussi dans la région frontalière du Nigeria, les lances fugaces des pasteurs nomades, les Bororo avançant avec leurs troupeaux à travers les sommets herbeux à la frontière du Nigeria.

En 2004, au Gabon, lance qui a échappé des mains du pygmée au lac Bleu dans lequel il plongea pour la récupérer et disparut dans la transparence pour la suivre vers les villes des esprits d'où il ne revint plus, entraînant avec lui ses frères restés.

## Clair de lune à l'ombre des lances samburu et turkana

*Nord Kenya, Éthiopie, janvier 1982*

Loyangalani, c'est une variété d'épineux qui ne pousserait que là et a donné son nom à cet endroit, vague ensemble de huttes, de cabanes proches du lac Turkana et du mont Kulal, le pays des Samburu. Sur une hauteur se situe un petit poste d'une douzaine de soldats avec la radio et, en contrebas, un espace pour atterrir. Cela pourrait être un des derniers points avant les frontières de l'Ouganda, qui domine de ses montagnes le lac et le longe jusqu'à celles du Soudan et de l'Éthiopie. Ce point d'appui militaire semblait destiné à donner une impression de sécurité après diverses péripéties, en particulier l'humble campement touristique qui fut incendié et les occupants égorgés. Cela fut attribué aux Schiftas, qui font encore régner une frayeur diffuse. Ils portent ce nom attribué aux rebelles venus de Somalie, car les peuples d'ici



leur sont apparentés, mais dans tout le pays cela signifie « bandit ». Lorsque le Kenya a eu des problèmes avec l'Ouganda, ceux qui pratiquaient le banditisme se prénommaient Ngoroko.

Le compagnon du missionnaire italien, dernièrement, fut égorgé sur la piste dans son véhicule avec un petit passager. Le religieux, ami de Giorgio, nous confia avec un geste résigné :

— Ils le voulaient, ils l'ont eu.

Puis il ajouta qu'il n'allait plus dans la montagne sans l'escorte de l'armée : « Mais que peuvent-ils ? », filant en Land à toute vitesse pour ouvrir les pistes, me laissant à l'arrière tout seul.

Lui, parlant de ses relations avec les divers peuples, de la noblesse des Samburu retirés dans les hauteurs, me répondit, désabusé :

— Ceux-là, ils me mènent par le bout du nez.

J'ai songé en l'écoutant à une autre personne à Nairobi, à propos de la vie autour du lac : « Vous savez, pour ceux qui passent, c'est l'accident, mais pour ceux qui s'installent, un jour ou l'autre, ça leur arrive. » Car celui qui donnera même de la nourriture gratuite perturbera, avec la meilleure volonté, un système de relations en place très précis. Il se fera un ennemi invisible et vigilant de tous ceux qui détiennent un pouvoir. Il ne lui sera pas pardonné d'être témoin, de voir, savoir, finalement de parler, ce qui est reproché à ceux qui disparaissent. La violence conserve ici un fonctionnement archaïque. Il s'agit de la

razzia immémoriale pratiquée par des groupes venant de l'autre côté des frontières ou du voisinage : s'emparer du bétail, peut-être des enfants. Ce genre d'épisode ne laisse pas volontiers de témoins derrière lui. Il y a aussi le pourrissement meurtrier de l'Ouganda voisin qui s'étale avec ses soldats et ses armes perdues.

Puis il y a les damnés de la faim qui errent sans espoir dans les déserts. Certains peuvent tuer avec non plus l'idée d'échapper à leur sort, mais d'apaiser leurs tourments en échangeant ce qu'ils ont ramassé contre une espèce de tabac qui coupe la faim et qu'ils mettent en boule sous la joue. Ça leur fait oublier jusqu'à l'idée qu'ils ne mangeront plus.

Mais, sur ce fond de violence naturelle dont le règne animal donnera l'image sans artifice, demeurent les violences traditionnelles, rituelles, persistent par exemple celles du peuple galla qui mène une existence très dure asservie aux déserts. Les Galla pratiquent encore quelquefois la coutume de couper les testicules des captifs pour en faire des ornements qu'ils offrent en cadeau de mariage à leur fiancée, afin de prouver virilité et bravoure : celles-ci mériteraient une telle preuve, la responsabilité familiale qu'elles devront assumer étant un prodige de survie. Il arrive qu'ils écorchent également en taillant les deux côtés des lèvres inférieures tout au long de la gorge jusqu'aux poumons pour réaliser des colliers. Les Galla, qui vivent surtout en Éthiopie, à

cause d'une telle réputation, subissaient souvent les représailles non moins cruelles du négus, qui arrivait avec ses troupes dans leurs campements, faisait pendre les chefs rien que pour l'exemple. Mais ces comportements extrêmes entretenus par les Galla n'avaient-ils pas, entre autres, une fonction de dissuasion ? Il ne faut pas oublier que, dans la langue turkana ou galla, le mot « merci » n'existe pas et que le territoire qui les entoure porte le nom de « terre de l'ennemi ».

Les ruines du lodge de Loyangalani resteront longtemps la proie du vent. Ce fut la fin d'un projet de la Fondation Ford, qui prévoyait d'y installer un centre de recherches pour les maladies pulmonaires : l'air, ici, serait l'un des plus secs au monde.

Mais cette impression diffuse d'étrangeté du lieu, correspondant à la psychologie de ceux qui le hantent, est peut-être un réflexe des profondeurs et il semble que cela continua à se manifester : lorsque le premier militaire, traversant ce qui restait des équipements, réjouï, plongea dans la piscine aux eaux glauques, il tomba la tête la première sur un crocodile resté bloqué au fond, la remplissant de toute sa taille. On a finalement tiré et sorti le crocodile du bassin où il avait grossi et prospéré : les crocodiles ne sont-ils pas ici chez eux depuis des millénaires ? Tout petit, ce crocodile avait dû glisser dans la piscine par le ruisseau qui l'alimente. Par incapacité d'en sortir

et besoin de sécurité, il s'était accommodé de la situation. Ainsi, avec le temps, il avait grandi pour mourir après avoir mangé un soldat tombé du ciel.

Malgré tout, le lodge fut reconstruit. Une nuit où la chaleur rend volatile même l'essence des petits palmiers, il fut à nouveau la proie des flammes. Reconstruit, une Italienne perdue dans l'alcool – peut-être les pressentiments – le dirigeait, émergeant le soir, hagarde, de sa chambre. Elle vivait entourée de grands serviteurs samburu seulement armés de lances.

Cette atmosphère de naufrage, de spaghetti à l'italienne à tous les menus, n'attirait pas grand monde à part quelques égarés ayant l'impression de déranger ce lodge ouvert pour personne. Depuis, l'Italienne est rentrée chez elle pour y mourir.

L'ensorcellement par l'esprit du lieu se manifesta de nouveau à Giorgio qui, pourtant, connaît la zone depuis sa guerre en Éthiopie avec le maréchal Graziani. Il ne semble pas pouvoir lui échapper en m'entraînant moi aussi. En fait, nous retournons souvent au Turkana avec son petit avion parce que j'accompagne son rêve devenu le mien. Giorgio songe à racheter ce site dévasté. Nous avons fait des plans ensemble. J'y voyais mon atelier, un musée des œuvres que je commençais à réaliser sur place, après mon exposition au National Kenya Museum de Nairobi, qui nous rapprochait de Richard Leakey

dont la famille avait découvert Lucy, une de nos ancêtres, à Koobi Fora, pas très loin d'ici. Nous avons l'impression d'avancer ensemble dans un royaume qui apparemment nous attendait.

La légendaire famille Leakey, Giorgio Sperry, le *flying doctor* et d'autres, habitons des pays que nous nous inventions. Maintenant, je comprends pourquoi Anne Sperry m'avait dit à Nairobi :

— Je vais te recommander à Giorgio. Si tu t'entends avec lui, tu iras partout avec ses petits avions qu'il bricole et que j'utilise pour mes missions.

Pourtant, plus tard, Richard Leakey, avec un petit avion semblable à celui de Giorgio, s'écrasa avant d'arriver au Turkana. Il a survécu, les jambes en moins. Accident mécanique ou sabotage ? Sa forte personnalité avait aussi une dimension politique, mais il occupe toujours dans le pays une place importante.

J'ai eu conscience d'avoir en partage le nom de Turkana qui m'enchantait au-delà de son sens géopolitique et qui évoquait une sorte de fraternité élitiste.

Ainsi, je déclinais comme une incantation émerveillée « Lake and Deserts of Turkana », le titre que Richard Leakey avait donné à mon exposition à son musée de Nairobi.

C'est Leakey qui me présenta une Anglaise qui possédait dans son grenier un stock de feuilles de papier aquarelle pur chiffon *made in Britain*,

datant vraisemblablement du XIX<sup>e</sup> siècle, et sur lesquels j'ai réalisé mes œuvres du lac. Jamais je n'aurais pensé trouver un tel support qui devait être destiné aux yeux de la reine. Et au Turkana, j'ai toujours eu une pensée pour cette société secrète britannique de Nairobi qui vivait plus avec les singes malicieux, les girafes aristocratiques qu'avec la société quotidienne. Je me souviens de cette Anglaise offusquée comme d'une mauvaise manière faite à sa personne qu'un oiseau eût plongé pour dévorer dans son assiette ce qu'elle rapportait d'un buffet en plein air.

Lorsque nous étions à Loyangalani, en janvier, c'était la pleine lune. Dans un tel endroit renommé pour la transparence, la sécheresse de l'atmosphère avec sa situation presque sur l'équateur, la nuit semblait la plus claire que l'on puisse imaginer : celle d'un autre soleil inconnu, alors que la circonférence lunaire avait une dimension de phénomène astronomique. Ce sentiment de vivre un événement cosmique exceptionnel abolissait le mystère de la nuit. Nous étions emportés par ce vent bruyant et torride déferlant en rafales rageuses à plus de 100 km/h. On n'osait pas imaginer ce qui se passait dans le lac en proie à ces vagues frénétiques si redoutées qui devaient n'exciter les instincts diaboliques que des crocodiles géants et de tous les serpents : visions infernales qu'avait eu du lac le XIX<sup>e</sup> siècle britannique, hanté par les mythiques sources du Nil, dont le lac Turkana

faisait partie. Cette tempête sèche, durant toute la nuit, se déchaîne après le coucher du soleil pour se calmer au petit matin. C'est un tourbillon furieux remontant des sources de la Création par les failles volcaniques entourant le lac. La lumière sans ombres et presque dorée semblait venir de nulle part. C'était celle d'une éclipse mêlée à une aurore boréale en plein midi. Il régnait une lumière d'outre-ciel qui engendrait des ondes magnétiques. Les vagues de poussière que le vent raclait du relief agressaient la peau, ainsi que de fines décharges électriques. Est-ce à cause de la situation que, pendant ces périodes, personne ne dort ? Les gens se promènent toute la nuit, dansant, et se couchent le matin.

Ainsi, à travers la rumeur sèche et craquante du vent qui secouait les maigres arbres épineux presque étincelants, se manifestaient, par intermittence, des chants lointains difficiles à situer. Nous avançons presque sans but précis, seulement dans une direction vers laquelle convergeaient silencieusement, comme en glissant sur le sable, d'autres silhouettes : femmes, enfants, en groupes ou seuls, avec des chuchotements complices, afin de ne pas réveiller on ne sait quelle menace.

Les personnes disparaissaient sous l'ombre des arbres pour réapparaître à la clarté nocturne : tout un cheminement de formes rappelant les cercles du ciel de Dante. Ce remue-ménage feutré aux balbutiements discrets s'apparentait

plus aux migrations régies par l'instinct des espèces qu'à un parcours concerté. Nous sommes arrivés finalement à un lieu bien précis. Le sol descendait légèrement : ils étaient tous là, rassemblés en bas. Nous avons pris place, avec d'autres, par terre. Certains restaient debout, solitaires ou groupés, tous appuyés sur leurs lances, dont quelquefois ils en partaient plusieurs, selon l'ancienne habitude des Turkana. Au milieu, il y avait une masse confuse, un chœur de voix dominé par des chants et un ensemble de cris aigus, d'appels, de rires, sortes de cascades cristallines, mêlées au souffle dominé par les halètements et grondements rauques. Du sol, montait le martèlement des pieds, semblable à celui des tambours soclés. Des claquements de mains marquaient des mesures très géométriques qui éclataient à certains moments en tourbillons de crécelles.

Dominant la nébuleuse sonore, planait la patience nostalgique et solitaire des morceaux de bois, pierre, fer, tous heurtés régulièrement. Une sorte de chant des lances qui veillaient sur l'assemblée. Le mouvement des sons et des personnes semblait révéler le rythme d'une horlogerie alignée sur le cheminement des étoiles, guidée par des veilleurs invisibles situés dans les arbres ou sous la terre, peut-être aussi les parents des crapauds-buffles qu'on n'entendait plus et qui ne sont pas n'importe qui !